

Ivo van Hove bétonne son « Don Giovanni »

Au Palais Garnier, la nouvelle mise en scène de l'œuvre de Mozart privilégie le jeu d'acteurs à la musique

OPÉRA

Dernière production de la saison des 350 ans de l'Opéra de Paris, le *Don Giovanni*, de Mozart, confié à Ivo van Hove, porte un lourd tribut. Celui de succéder au coup de maître réalisé en 2006 par Michael Haneke, que trois reprises à l'Opéra Bastille (2007, 2012, 2015) n'ont pas émoussé. Si le pari de la billetterie sera sans doute gagné (pas moins de treize représentations jusqu'au 16 juillet), la question de l'inscription au répertoire reste posée.

Malgré l'intelligence formelle d'un propos nourri au fiel d'un ultralibéralisme qui a restauré la loi du plus fort, ce *Don Giovanni* sans envergure déçoit. Trop systématiquement déshumanisée, la direction d'acteurs semble s'exonérer de la musique, laissée vacante à l'instar des trois grandes architectures vides qui servent de décor, mécanique spatiale piranésienne dotée d'une trajectoire presque plus mouvante que celle des personnages. Ainsi la ligne de fuite du début et les volées d'escalier assurant l'impunité du *Dissoluto* se verront-elles peu à peu diffractées en autant d'anfractuosités piégeuses (il y aura même la nef d'église entrevue pendant le *Mi tradi* compassionnel d'Elvira). Avant que les trois blocs soudainement resserrés n'acculent le fauteur de troubles, dos au mur.

Don Giovanni marche sur un volcan, dont les fumerolles échappées du sol rappellent que l'enfer panache nos pas. Il ne touche pas nos vies et nos cœurs. Ce monde de cendres gris et froid, qui habille de couleurs passe-muraille jusqu'aux noces de Zerlina, esquisse le portrait d'un prédateur incompétent dont témoigne la scène de reddition de la jeune femme aux allures de starlette, lâchant un temps son amour de Masetto pour un Harvey Weinstein miniature parlant d'ascension sociale. Ni ogre transgénique, ni rebelle prométhéen, ni même franchement séducteur, ce Don Giovanni aux allures de garde du corps, sans une once d'âme et d'ambiguïté, semble jouir du seul pouvoir que lui donne sa position de dominant.

Fallait-il à ce point évider Mozart de toute tentation métaphysique, de toute croyance en l'homme, de toute perspective d'amour? Qu'Ivo van Hove mette au ban séducteurs enrubannés à

la Casanova et mythes donjuanesques empégués de romantisme est une chose. Qu'il mithridatise en quelque sorte la musique en est une autre.

Le fameux *Air du champagne*, en chamaillant Leporello pour la possession du fameux livre de comptes des conquêtes, la non moins fameuse *Sérénade* chantée face contre un mur désespérément déserté par l'érotisme enlèvent encore au rôle-titre le peu de chant libre que Mozart lui accorde, ne laissant à Don Giovanni que l'ultime duel de titans face à un Commandeur du milieu, chemise blanche ouverte sur un tee-shirt ensanglanté. Dans la fosse, les musiciens de Philippe Jordan donneront enfin à la scène susdite l'intensité tragique dont l'ouverture, prémonitrice du drame, ne faisait que poser les jalons.

Plutôt excitante sur le papier, la distribution, jeune et homogène,

a pour elle l'avantage de la scène, pléiade de chanteurs dont le physique et le jeu s'accordent à l'âge des rôles (c'était déjà le cas du *Così fan tutte* de 2017 poétiquement «chorégraphié» par Anne Teresa De Keersmaecker, premier volet d'une nouvelle trilogie Da Ponte décidément flamande).

Perturbation atmosphérique

On retrouve d'ailleurs sur le plateau la Donna Anna grande dame de Jacquelyn Wagner (alors Fiordiligi classieuse), soprano un peu courte en volume, dont la ligne de chant soignée sied au rôle zombique que lui assigne la mise en scène. Idem pour Philippe Sly, Guglielmo en mode Don Giovanni, dont l'électrique Leporello, double rugissant mais impuissant de son *Caro padrone*, n'hésite pas à donner de sérieux coups de canif dans le legato mozartien, au risque de nombreux décalages avec la fosse, perturba-

Symbole de l'éternel féminin, la jubilatoire Elsa Dreisig semble l'incarnation même du souffle mozartien

tion atmosphérique qui aura été une des plaies de la soirée.

Vrai couple dans la vie – et aussi dans l'opéra de Mozart –, Etienne Dupuis et Nicole Car. Si le premier, costumé, cravaté et en boutons de manchette, se coule dans le moule marmoréen modelé par van Hove (ni sensualité ni séduction), c'est dans le combat face à l'inhumaine stature du magnifique Commandeur d'Ain Anger qu'il exprime toute sa puissance de mâle alpha. Quant à l'amou-

reuse Donna Elvira que les assauts donjuanesques ont transformée en une triste souris grise, l'ardeur parfois vitriolée du timbre faiblira sous les rafales vocalistiques du meurtrier *Mi tradi*, qui voit la femme asservie se muer en rédemptrice potentielle.

Tamino absolu dans la merveilleuse *Flûte enchantée* de Simon McBurney, entendue par deux fois au Festival d'Aix-en-Provence, Stanislas de Barbeyrac, en dépit de certaines tensions dans la voix, réussit à donner au personnage d'Ottavio une véritable épaisseur tant expressive que psychologique.

Seul couple rescapé de ce *Don Giovanni* au vent mauvais, Zerlina et Masetto, à qui Ivo van Hove n'a pas coupé l'amour sous le pied. Mikhail Timoshenko y gagne les galons d'un homme du peuple éclairé dont les accents révolutionnaires appellent à un ordre nouveau. Symbole de l'éternel fé-

minin et de tous les commencements, la jubilatoire Elsa Dreisig, grâce naturelle et timbre fruité, semble l'incarnation même du souffle mozartien. Le metteur en scène leur donnera un avenir, celui-là même qui met des fleurs aux terrasses, du linge aux fenêtres et gonfle les rideaux protecteurs des sommeils d'enfant. ■

MARIE-AUDE ROUX

Don Giovanni, de Mozart. Avec Etienne Dupuis, Ain Anger, Jacquelyn Wagner, Stanislas de Barbeyrac, Nicole Car, Philippe Sly, Elsa Dreisig, Mikhail Timoshenko, Ivo van Hove (mise en scène), Orchestre et Chœurs de l'Opéra de Paris, sous la direction de Philippe Jordan. Palais Garnier, Paris 8^e arrondissement. Jusqu'au 13 juillet. De 10 à 210 euros. Diffusion en direct le 21 juin à 19 h 30 sur Radio Classique.



Elsa Dreisig (Zerlina) et Etienne Dupuis (Don Giovanni).

CHARLES DUPRAT/
OPÉRA NATIONAL DE PARIS